

Les films

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2002)**

Heft 8

PDF erstellt am: **17.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«Fleurs de sang» de Myriam Mézières et Alain Tanner

Imaginé par Myriam Mézières, coréalisé par Alain Tanner, ce film raconte le parcours d'une strip-teaseuse et de sa fille, en mettant surtout en lumière leur relation fusionnelle. Malgré quelques faiblesses, un grand récit.

Par Laurent Asséo

Après le magnifique «Une flamme dans mon cœur» et le «Journal de Lady M», «Fleurs de sang» marque la troisième collaboration d'Alain Tanner et de son actrice fétiche, Myriam Mézières. La comédienne en a écrit le scénario et, pour la première fois, en a assumé la coréalisation avec Tanner.

Dans un commissariat, une jeune fille âgée de 14 ans, Pam (Louise Szpindel), vient de tuer un homme. Cinq ans auparavant, on voit la fillette (Tess Barthes) suivre partout sa mère Lily (Myriam Mézières), qui se produit dans un numéro de strip-tease artistique entre l'Espagne et Paris. Pam fait office d'ange gardien et d'accessoire auprès d'une mère aimante et narcissique, extravagante et naïve. Lily est une grande amoureuse déçue. Les hommes la cueillent facilement, mais la laissent toujours tomber. Un beau jour, Lily se retrouve privée de ses droits maternels et Pam confiée à un internat.

Second acte

Cinq ans après, la fille, grandie, retrouve sa mère dans un bistrot. Quelque chose s'est fissuré en elle. Lily s'est clochardisée, a sombré dans l'alcoolisme. Elle a troqué

Le tandem Mézières-Tanner a l'intelligence de souligner le transfert vampirique entre deux destins

ses robes affriolantes pour des pantalons qui balaient la poussière. La déesse de la nuit, légère, sensuelle et mouvante, s'est comme rigidifiée. Sa flamme s'est visiblement éteinte. Est-ce l'effet des mauvais coups du sort, de ses amours déçues ou de la privation de sa fille – seul lien solide dans un monde de pacotille, de clichés érotiques? Le film constate cette déchéance, ce «manque à être», sans heureusement l'expliquer... De son côté, Pam rencontre Clemente (Bruno Todeschini), photographe

de mode bien plus âgé qu'elle, dont elle tombe amoureuse. Va-t-elle subir le même abandon que sa mère?

Les liens du sang

La beauté de «Fleurs de sang» tient à un fil ténu. Le film tente de concilier à la fois la magie d'un art oriental, chatoyant, symbolique et coloré, et un point de vue sur le monde plus réaliste, plus distant, qui cherche à rendre compte de la vérité des êtres et des lieux. Ce mélange d'esthétiques n'est qu'en partie réussi. Malgré des fulgurances poético-symboliques, ce mélo – qui n'est pas sans filiation avec l'univers d'Almodóvar – manque parfois d'un réel souffle cinématographique. La réalisation pâtit également du recours, pour des raisons économiques, à une caméra vidéo. Contrairement à la pellicule 16 mm, l'image numérique a du mal à capter la sensualité des lieux et des corps qui, justement, participait à la réussite de «Une flamme dans mon cœur».

Pourtant, bien des faiblesses du film sont rachetées par ses dernières séquences tragiques, les plus émouvantes et intelligentes qu'on ait vu dernièrement au cinéma. C'est d'ailleurs à la lumière du meurtre final, exécuté par Pam, que «Fleurs de sang» prend tout son sens et révèle sa puissance vénéneuse. Mettant en regard les parcours presque mimétiques de

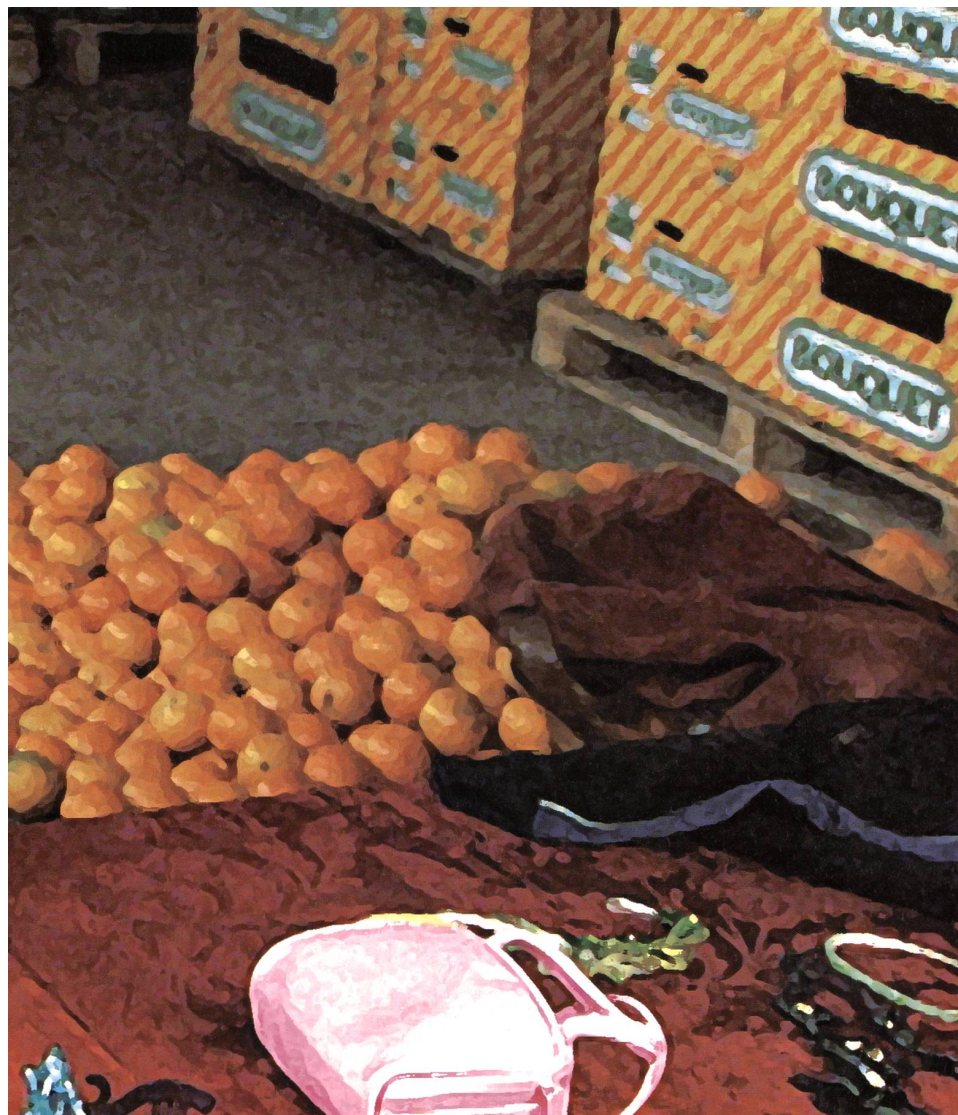
deux figures apparemment opposées, le film tire sa force de son récit subtilement psychanalytique. Grâce à la récurrence, chez Lily, de mêmes gestes et de situations similaires, la réalisation évoque un transfert d'identité qui dépasse la simple filiation et conduit à un acte de vengeance différé et inconscient. Traitant également de manière admirable les thèmes de l'abandon et de la dépendance, le tandem Mézières-Tanner a l'intelligence de souligner ce transfert vampirique entre deux destins. Dans la seconde partie, la caméra suit surtout le parcours de Pam, alors que Lily disparaît presque de l'écran. Rétrospectivement, on s'aperçoit que c'est moins la figure pourtant rayonnante et omniprésente de Mézières/Lily qui constitue le véritable enjeu du film que le regard de Pam sur elle. Ainsi, «Fleurs de sang», composé de deux parties, réalisé par un duo, centré sur une figure du double, appartient à ce type d'œuvres qui méritent une deuxième vision pour en découvrir tous ses trésors cachés.

Réalisation Myriam Mézières, Alain Tanner. **Scénario** Myriam Mézières. **Image** Denis Jutzeler. **Musique** Matthew Russel. **Son** Christian Monheim. **Montage** Monika Goux. **Interprétation** Myriam Mézières, Bruno Todeschini, Louise Szpindel... **Production** Filmograph, Gemini Films, Messidor Films; Alain Tanner, Paulo Branco, Marta Esteban. **Distribution** CAB Productions. (2002, Suisse / France / Espagne). **Durée** 1 h 40. **En salles** 28 août.

Pam (Louise Szpindel),
la fille de Lily (Myriam Mézières)



Tout sur ma mère...



Entretien avec Alain Tanner

Alors qu'Alain Tanner, après «Jonas et Lila, à demain» (1999), voulait se retirer, le voilà qui revient avec «Fleurs de sang». Et, pour la première fois, se lance dans la coréalisation avec son actrice complice Myriam Mézières (voir portrait pp. 4-5).

Propos recueillis par Françoise Deriaz

Qu'est-ce qui vous a décidé à réaliser «Fleurs de sang» avec Myriam Mézières?

J'aimais bien ce qu'il y avait de fort dans le projet. Et c'est fort, parce que c'est vrai. Tout film a ses mensonges ou sa vérité et là, il y a un bout de vérité, quelque chose de totalement sincère et authentique, ce qui est rare au cinéma. On sent que c'est autobiographique – Myriam Mézières est la petite, c'est sa mère qui a sombré. Elle préparait ce projet depuis deux ans. Au départ, il devait se

tourner à Madrid, mais les producteurs espagnols traînaient les pieds. Je savais que, si je ne m'impliquais pas, le film ne se ferait jamais; et je ne pouvais pas laisser tomber Myriam; elle l'avait tellement dans les tripes...

Finalement, vous avez aussi tourné en Espagne, dans cet incroyable Festival Agro-Erotic...

Il existe! Myriam Mézières s'y est produite en 1997. C'est un truc étonnant. Il y a les paysans, les camionneurs, les femmes, les gosses et tous les branchés de Valence, parce qu'il y a des expositions, des lectures... Le maire était là avec ses gosses et, quand on lui a demandé si ça ne le gênait pas qu'ils voient ce spectacle, il a répondu: «Mais pourquoi? Une fille à poil, qu'est-ce que ça peut faire? Ils peuvent bien regarder ça!...»

Avec «Fleurs de sang», vous retrouvez l'univers très charnel de Myriam Mézières, déjà révélé par vos deux collaborations précédentes, «Une flamme dans mon cœur» (1987), puis «Le Journal de Lady M» (1993), univers qui a apparemment peu en commun avec le vôtre...

Myriam Mézières m'a proposé de m'embarquer sur un terrain très délicat – la représentation de la sexualité et de la passion amoureuse – où je ne serais pas allé seul... J'aime

bien sortir de mon monde, c'est terriblement stimulant. Bien que «Fleurs de sang» soit un peu à part, parce qu'on est plus dans la narration, «Une flamme dans mon cœur» est le meilleur des trois films.

Comment avez-vous travaillé ensemble?

J'avais plus de responsabilités que Myriam Mézières dans la mise en plans, mais elle s'est occupée de toute la préparation: les costumes, la musique avec Matthew Russell, le casting, le choix des décors. Le problème, c'est qu'elle avait rêvé d'un film un peu différent, pour lequel il aurait fallu plus de moyens. Comme elle n'a aucune connaissance de la technique, ce qu'elle proposait n'était pas toujours possible. On tournait tout en caméra à l'épaule... Un réalisateur ne fait pas que des choix artistiques; si on ne sait pas découper une journée de travail, on est vite dans la merde! J'ai parfois dû lui dire: «Ce n'est pas le coréalisateur qui parle, mais le producteur. Et le producteur te dit qu'on ne peut pas faire autrement...» Ça n'a pas été simple. Sur le tournage, elle était aussi dans des états pas possibles, c'était un film sous tension.

Avez-vous eu du plaisir à réaliser ce film?

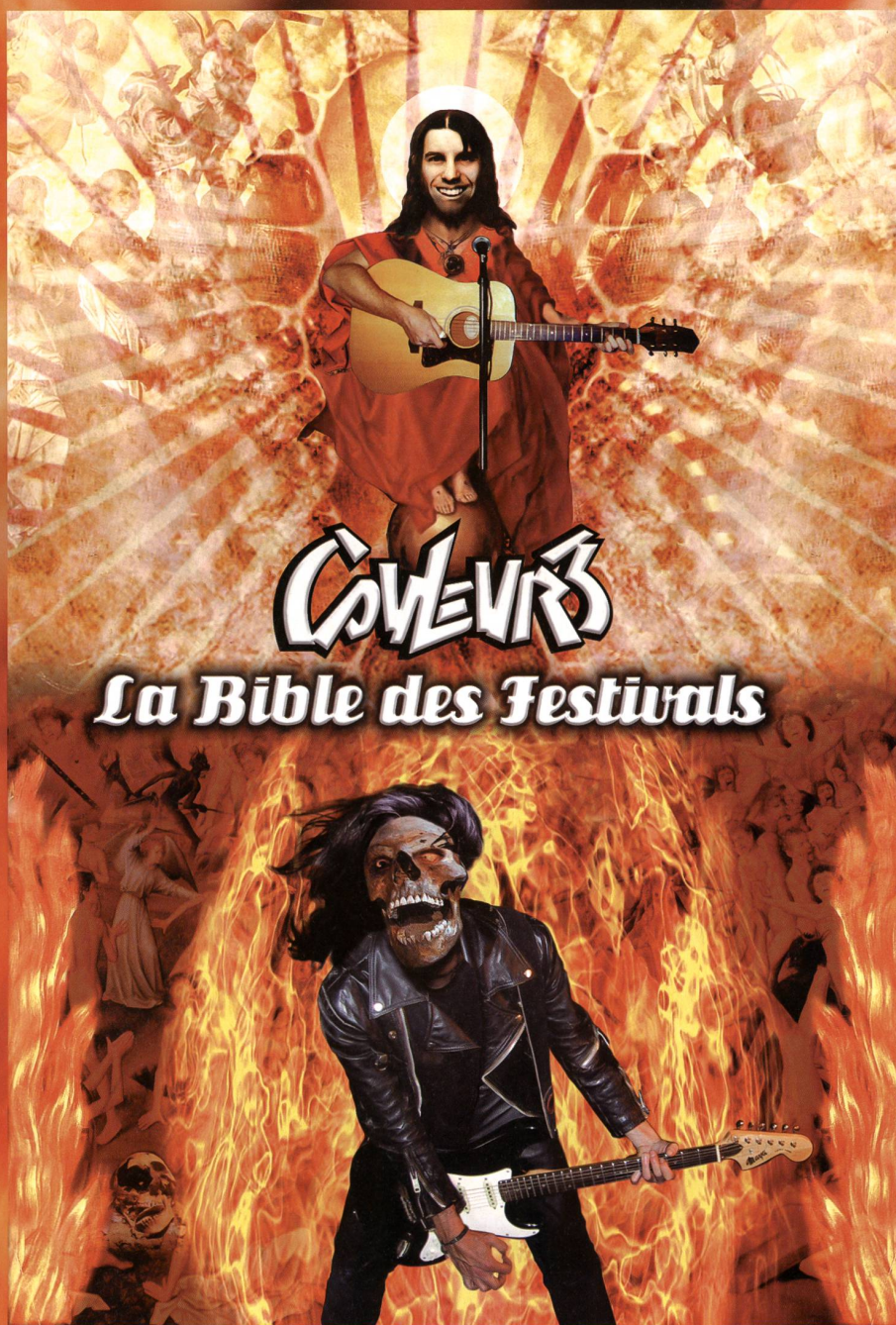
Pas vraiment... J'ai cru que ça m'amuserait plus. Mais j'ai eu du plaisir à faire en sorte que le projet se réalise. Je n'aimais pas trop mon rôle, mais je l'ai assumé. Ce n'est pas facile de coréaliser un film qui est complètement dans la tête, le corps et la folie de quelqu'un d'autre... Je pouvais le faire parce que je connais Myriam depuis très longtemps.

Pourquoi avez-vous tourné en vidéo?

C'était un choix purement économique... La vidéo, c'est de la merde pour sortir un film en 35 mm. On n'a pas utilisé la légèreté de la vidéo, on a travaillé comme en 35 mm pour essayer d'atténuer la laideur terrible du transfert de la vidéo à la pellicule.

En 1999, après «Jonas et Lila, à demain», vous avez dit que vous ne vouliez plus faire de films...

Effectivement, j'en ai un peu marre – non pas de tourner –, mais de tout ce qu'il y a avant et après le tournage. Et pour «Jonas et Lila...», il n'y avait plus de spectateurs... A 72 ans, on peut considérer que c'est l'âge de la retraite. Finalement, j'ai pris «Fleurs de sang» au vol et, maintenant, j'ai un autre projet avec l'Ecole supérieure d'art dramatique de Genève. ■



COULEUR3

La Bible des Festivals

Cet été lisez la Bible!

La Bible des Festivals est à commander **GRATUITEMENT**
au 021 318 15 42 ou sur le site ouèbe www.couleur3.ch



Olive, Alain, Nicolas, Romain et les autres...

Les copains d'abord

«Une pure coïncidence» de Romain Goupil

Une bande de vieux gauchistes montent une expédition punitive contre un trafic de sans-papiers. Entre documentaire d'intervention et thriller décalé, Goupil signe un petit film réjouissant.

Par Laurent Asséo

Romain Goupil est un indécrottable ex-soixante-huitard. Son premier long métrage, «Mourir à trente ans», réalisé en 1981, était consacré à sa jeunesse de militant communiste. Dans ce nouveau film, le cinéaste commence par évoquer une fois de plus, mais brièvement, son passé politique. Sur des images d'archives, il présente en voix off ses copains gauchistes de l'époque. L'un s'est suicidé en 1978, mais les autres – Olive, Alain, Nicolas – sont toujours bien vivants. Trente ans après, ils se voient toujours et Romain Goupil s'amuse même à les filmer avec une petite caméra DV. Ces camarades font donc partie de la tribu que le cinéaste exhibe dans les premières minutes de «Une pure coïncidence».

Devant ces images vidéo d'un amateurisme certain, on redoute l'exercice nombriliste d'un réalisateur narcissique et le papotage entre vieux combattants de la cause antifasciste. Heureusement, il n'en est rien! «Une pure coïncidence» nous embarque très vite dans une sorte de «Mission impossible» bricolée et fauchée, à l'humour décalé et fort réjouissante.

Les camarades passent à l'attaque

Romain Goupil parraine un sans-papiers, qui lui explique que des passeurs rackettent des clandestins. Romain, Olive, Alain et Nicolas, bientôt rejoints par Baptiste et Coyotte, décident de neutraliser le bureau de change où le trafic a lieu. Nos vieux Pieds Nickelés préparent leur opération comme un véritable casse: repérages, répétitions, minutages et infiltration de l'officine.

Entre comédie politique, journal de bord et thriller, le rusé Goupil a confectionné une œuvre originale et très astucieuse. «Une pure coïncidence» est un formidable objet hybride, dont on ne sait d'ailleurs pas exactement quelle est la part de fiction et de vrai documentaire. Le cinéaste reste en partie fidèle à l'esprit des films militants des années 70 qui détournaient les fictions classiques pour dénoncer l'aliénation sociale; même si, ici, le propos idéologique est relégué au second plan et la question des sans-papiers vite oubliée. Seul compte pour finir le pur plaisir enfantin de s'amuser entre copains. Un plaisir partagé. ■

Réalisation, scénario, image Romain Goupil. **Son** Sophie Chiabaut. **Montage** Nicole Lubtchansky, Catherine Aladenise. **Interprétation** Romain Goupil, Alain Cyroulnik, Olivier Martin, Nicolas Minkowski... **Production** Les films du Losange, Le Studio Canal+; Margaret Menegoz. **Distribution** Moa Distribution (2002, France). **Durée** 1 h 30. **En salles** 14 août.

anthony lapaglia geoffrey rush
barbara hershey
kerry armstrong rachael blake

lantana

l'amour est le plus merveilleux
des mystères

Australian Film
Awards
Meilleur Film
Meilleur Acteur
Meilleure Actrice
Meilleur Scénario

lantana (en français: lantanier): Espèce d'arbuste tropical dissimulant, sous ses fleurs multicolores, de denses broussailles de ronces. Le lantanier est en apparence une jolie plante aux fleurs exotiques. Mais derrière cette beauté se cache une excroissance touffue, épineuse. Le lantanier est le symbole clé du dernier film de Ray Lawrence, un drame psychologique qui nous entraîne dans un labyrinthe de trahisons amoureuses, sensuelles... et parfois mortelles.

«Un chef d'œuvre incomparable et poignant!» **FILM MONTHLY**

«Extrêmement passionnant, remarquable en tout point de vue.» **LOS ANGELES TIMES**

«LaPaglia est un acteur qui entre ici dans la cour des grands.» **SAN FRANCISCO CHRONICLE**

Sortie le 28 août

lanana MFP, AUSTRALIAN FILM FINANCE CORPORATION, JAN CHAPMAN FILMS present
lanana stars PAUL KELLY, casting director SUSIE HANZEL, sound designer ANDREW PAIN, editor KABI SO
DERSTEN, costume designer MARISOT WILSON, production designer KIM RUDDEE, director of photography
MANDY WALKER ACS, line producer CATHERINE JARMAN, executive producers RAINEE MOCKERT, MIKA BÖR
GOUND, screenplay by ANDREW BOVILL, producer JAN CHAPMAN, director RAY LAWRENCE

www.lantanahemovie.com www.xenixfilm.ch

fio BEYOND MFP [DOLBY DIGITAL] EMI XENIX FILM

Scènes de la vie d'un tournage

«Sex is Comedy»
de Catherine Breillat

La cinéaste française évoque le tournage de l'un de ses films. En dépit de la logorrhée théorique crispante assénée au début par la metteuse en scène (interprétée par Anne Parillaud), la réalisation finit par atteindre une remarquable intensité.

Par Laurent Asséo

Avec «Sex is Comedy», Catherine Breillat succombe à la tentation de bien des cinéastes: raconter l'histoire d'un tournage. Ce sujet très réflexif a inspiré quelques-unes des œuvres les plus célèbres du 7^e art. Il n'est qu'à citer «La nuit américaine» de François Truffaut, «Le mépris» de Jean-Luc Godard ou «L'état des choses» («Der Stand der Dinge») de Wim Wenders. Grâce au dispositif du «film dans le film», Godard et Wenders dressaient un tableau pessimiste sur l'état du monde et celui du cinéma.

Malgré son ton pamphlétaire, «Sex is Comedy» ne s'inscrit pas vraiment dans ce genre de propos. Le film de Breillat relève surtout de l'autoportrait d'une artiste sulfureuse qui adore discourir sur son œuvre et les rapports de pouvoir entre hommes et femmes. La cinéaste ne cache pas la dimension autobiographique de cette réalisation, puisque le tournage de «Sex is Comedy» s'apparente à celui de «A ma sœur !», son dernier film de cinéma.

Etreinte amoureuse en ambiance hostile

Le film débute sur une plage. Une équipe de cinéma filme une scène de baiser entre une adolescente (Roxane Mesquida, révélée dans «A ma sœur !») et un jeune homme (l'excellent Grégoire Colin). La météo fait mauvaise, il

Avec une franchise étonnante et une précision diabolique, Breillat décrit un cheminement créatif bien tortueux

fait froid, la pluie menace. Les comédiens, visiblement, se détestent. Face à l'indifférence des techniciens et l'hostilité des

acteurs, Jeanne, la réalisatrice (Anne Parillaud, parfaite dans son mimétisme de Breillat), se braque, engueule son monde. Son obsession: ses interprètes doivent absolument faire ressentir le désir de leur personnage.

Tout ce petit monde va se retrouver dans un studio pour mettre en boîte «la» scène cru-

ciale du film. Une séquence forcément difficile à tourner: un dépucelage à la fois explicite et suggéré, qui exige une prothèse de pénis pour le comédien et, surtout, l'inspiration des interprètes. Vu par Catherine Breillat, le tournage tient autant du chemin de croix (avec sa dimension sacrificielle pour atteindre à la grâce), du rituel sadien (avec ses jeux de pouvoir pervers) que d'une psychanalyse de groupe (avec son précipité de relations ambivalentes).

Tournage casse-pieds

Avec une franchise étonnante et une précision diabolique, Breillat décrit, dans «Sex is

brillantes, mais trop explicites et, surtout, lâchées à tout-va jusqu'à la suffocation.

La symbolique psychanalytique se révèle parfois aussi lourde. Lorsque Anne Parillaud se fracture le pied, elle ne peut s'empêcher d'en tirer une morale «lacanienne»: «Le film me casse les pieds.» Heureusement, «Sex is Comedy» finit par acquérir une force et une intensité qui dépassent les discours réflexifs de sa réalisatrice. Dans la seconde partie du film particulièrement, l'autodérision de Breillat et le burlesque de certaines situations deviennent plus tangibles. Les acteurs incarnent avec justesse la vulnérabilité



Comedy», un cheminement créatif bien tortueux. Le climat du tournage reste longtemps crispé et glacial. Puis, petit à petit, les relations entre les acteurs et la metteuse en scène se réchauffent et l'atmosphère devient plus légère et chaleureuse. Devant les yeux du spectateur, le film lui-même suit une évolution parallèle à ce qui se passe à l'écran. En entendant Anne Parillaud/Jeanne débiter à tout bout de champ les préceptes très intellectualisés de Breillat, «Sex is Comedy» commence par agacer. Certaines formules sont

et le trouble de leur personnage sans recourir à aucune forme d'hystérie. Comme son double à l'écran, Breillat arrive à faire émerger devant sa caméra les instants de grâce tant désirés. ■

Réalisation, scénario Catherine Breillat. **Image** Laurent Machuel. **Musique** Madredeus, Rodrigo Leao. **Son** Yves Osmu. **Montage** Pascale Chavance. **Décor** Frédérique Belvaux. **Interprétation** Anne Parillaud, Grégoire Colin, Roxane Mesquida... **Production** Flach Film, CB Film; Jean-François Lepetit. **Distribution** Agora Films (2002, France). **Durée** 1 h 32. **En salles** 14 août.

Catherine Breillat

l'outsider du cinéma français

Eclectique, elle touche à tous les genres: du roman à la dramaturgie, du scénario à la réalisation. Il ne manquait à Catherine Breillat que de se plonger dans la leçon de comédie et la mise en scène de son rapport très particulier aux acteurs. Avec «Sex is Comedy», c'est désormais chose faite.

Par Sandrine Fillipetti

La réalisatrice (Anne Parillaud)
et son actrice (Roxane Mesquida)

films» d'Edouard Molinaro (1977) et «Une femme de ménage» de Claude Berri (2002), ainsi qu'assistante monteuse sur «Gli occhi e la bocca» de Marco Bellochio (1982).

A ce jour, Catherine Breillat a écrit plus d'une vingtaine de scénarios et collaboré avec des cinéastes aussi divers que Liliana Cavani («La peau», adaptation du roman de Curzio Malaparte, 1981), Federico Fellini («E la nave va», 1983), Maurice Pialat («Police», 1985), Ronald Chammah («Milan noir», 1987), Christine Pascal («Zanzibar», 1989) ou Gérard Vergès («Le diable au corps», pour la télévision, 1990).

Au cœur de la sexualité

Si ses trois premiers longs métrages sont adaptés de ses propres romans – «Une vraie jeune fille» (1976, d'après *Le soupirail*), «Tapage nocturne» (1979) et «36 fillette» (1987) d'après ses romans éponymes –, elle réalise les suivants à partir de scénarios originaux: «Sale comme un ange» (1991), «Aux Niçois qui mal y pensent» (l'un des huit courts métrages composant «A propos de Nice, la suite», 1995), «Parfait amour!» (1996), «Romance» (1998), «A ma sœur!» (2001), «Brève traversée» (pour la télévision, 2001) et «Sex is Comedy» (2002).

Réalisme, hardiesse et crudité de la représentation, observation scrupuleuse des rapports entre les femmes et les hommes, approche sans fard des désirs et des instincts sexuels, Catherine Breillat ne craint ni les tabous thématiques ni les codes de la bienséance cinématographique, et ausculte les rapports amoureux avec la minutie d'un entomologiste averti. Qui dit rapports amoureux ne dit pas pour autant amour courtois et sentiments. Selon la réalisatrice, l'amour est affaire de pulsions et de sexe, le sexe s'apparentant tôt ou tard à un jeu de masacre incontrôlable.

Parfums de femmes

De l'environnement fantasmatique et érotique de l'adolescente de «Une vraie jeune fille» à l'apprentissage sexuel de deux sœurs que tout oppose («A ma sœur!», rien n'échappe au fin tamis de ses analyses et c'est bien une véritable typologie de l'hétérosexualité qui se des-

sine à travers son œuvre. Entre le pur et l'impur, le désir et la peur, la brutalité et l'excitation, la souillure et l'extase, la jouissance et la honte, la culpabilité et l'abandon, l'érotisme et la pornographie, elle filme les rapports de force et la violence de la sexualité dans leur plus stricte cruauté.

Avec une image intentionnellement anti-esthétisante, ainsi que des personnages féminins déterminés à aller jusqu'au

bout de leurs obsessions (Alice dans «Une vraie jeune fille», Solange dans «Tapage nocturne», Lili dans «36 fillette», Frédérique dans «Parfait amour!», Marie dans «Romance», Elena dans «A ma sœur!»), Catherine Breillat livre une vision très personnelle de l'amour physique et de l'étreinte des corps. Cinéaste de la transgression et du vertige, elle a su imposer une œuvre radicale, à contre-courant d'un jeune cinéma français dont nombre de représentants revendiquent pourtant son influence. Dans «Sex is Comedy», comédie jubilatoire dont le ton enlevé tranche singulièrement avec l'ensemble de son œuvre, elle met en scène son propre rapport aux acteurs et offre une époustouflante leçon de cinéma. ■

Catherine Breillat ne craint ni les tabous thématiques ni les codes de la bienséance cinématographique, et ausculte les rapports amoureux avec la minutie d'un entomologiste averti

Films

ACORRA

**20 billets offerts pour le film
«Sex is Comedy»**

En salles dès le 14 août

Offre exclusivement réservée aux abonnés

Commandez vos billets par le site
www.revue-films.ch

ou par courrier: Films, CP 271, 1000 Lausanne 9
2 billets au maximum par personne seront attribués par tirage au sort. Les membres du Cercle de Films uniquement peuvent commander 2 billets par mois et par film au 021 642 03 36 ou 30

300 billets
à gagner!

Films revue suisse de cinéma



proposent

**en avant-première
en présence des réalisateurs**



«Le fils»

XENIX FILM

Un film des frères Dardenne

Avec Olivier Gourmet, Morgan Marinho, Isabella Soupart, Rémy Renaud

Trois ans après leur Palme d'Or pour «Rosetta», les frères belges Luc et Jean-Pierre Dardenne sont de retour avec «Le fils», impressionnant polar social qui a valu à l'acteur Olivier Gourmet le Prix d'interprétation à Cannes.

Jeudi 5 septembre

Genève Cinéma Scala à 20 h

Vendredi 6 septembre

Lausanne Aux Galeries du cinéma à 20 h 30

Inscriptions au 021 642 03 36/30 de 13 h 30 à 17 h 30
ou sur www.revue-films.ch jusqu'au **23 août**

Les billets pour les membres du Cercle de Films sont prioritaires

Les autres billets seront tirés au sort

(Conditions: au **maximum 2 billets** par personne et par mois)

Dans le ventre de São Paulo

«Saudade do futuro» de Marie-Clémence et Cesar Paes

Ce titre aux airs d'oxymore exprime l'incertitude du présent et la nostalgie du passé. Vérité faite de parcelles de vies et de chansons touchantes et impliquantes.

Par Frédéric Mérat

São Paulo aurait pu être l'une de ces grandes capitales du XX^e siècle comme New York. Et si la plus grande ville d'Amérique du Sud continue de vivre sur son gigantisme et son cosmopolitisme, le regard sur la rue des époux Paes alterne la foi en une mégapole aux lendemains

chantants. La musique de São Paulo, c'est la *saudade*, celle du petit peuple, loin du modernisme ou de la carte postale carnavalesque.

Pour les paysans du Nordeste brésilien attirés par ce poumon économique, la fascination du centre opère toujours. São Paulo ne leur offre souvent que les favelas et rares sont ceux auxquels le destin sourit. Le lot des autres, c'est la rue et les petits boulots. Mais tous construisent la ville, parfois avec leurs seules rimes et notes de musique. Poésie du quotidien satirique, teintée de mal du pays.

«Saudade do futuro» esquisse les portraits croisés de débrouillards. Le documentaire s'ouvre à la poésie avec la musique et les chorégraphies: des fesses secouées sur une piste de danse, le corps gracile d'un conservateur de musée lors d'un vernissage ou une chauffeuse de taxi cherchant sa route. La violence urbaine est pudiquement évoquée par une séquence

d'intervention policière, les voitures se fondant aussitôt dans le flot de la circulation. Voile posé sur un quotidien filmé au plus près.

Au-delà du jeu social, la caméra complice capte l'humanité. Celle-ci peut tenir entière dans une strophe de *repentistas*, ces troubadours nordestins improvisant leurs vers et prenant le public à partie. La visite guidée prend des allures de voyage initiatique. On ne flâne plus, ou alors sur des chemins intérieurs. Le regard n'est plus occidental. Il se meut dans le territoire d'existences si tristes, si gaies. ■

1. Mot portugais: sorte de nostalgie.

Réalisation Cesar Paes. **Scénario** Marie-Clémence et Cesar Paes. **Image** Cesar Paes. **Musique** Fábio Freire, Thomas Rohrer... **Son** João Godoy. **Montage** Agnès Contensou. **Interprétation** Sonhador & Peneira, Fran, Dona Erundina... **Production** Laterit Prod.; Marie-Clémence Paes. **Distribution** Agora Films (2000, France / Brésil / Belgique). **Site** www.saudade-dofuturo.com. **Durée** 1 h 34. **En salles** 14 août.



▲ Pe-Na-Cova, voyant, prophète et poète des rues de São Paulo



▼ Un tête-à-tête qui ne va pas s'éterniser...

Du poil aux pattes

«Arac Attack» d'Ellory Elkayem

Hommage ludique aux films d'insectes mutants des années 50, «Arac Attack» renvoie «Scooby-Doo» et «Men in Black II» à leur médiocrité prétentieuse.

Par Rafael Wolf

Le vrai film de l'été n'était donc pas annoncé à grand fracas. Devant la joyeuse invasion à huit pattes d'«Arac Attack», le chien Scooby et les deux hommes en noir font en effet bien pâle figure. Infiniment mieux réalisé et rythmé, ce petit film hommage (au budget tout de même confortable) produit par Dean Devlin et Roland Emmerich – pourtant responsables des boursofflés «Godzilla» et «Independence Day» – se distingue haut la main par sa légèreté, son sens de la dérision et son humour discontinu.

Prenant comme références évidentes «Des monstres attaquent la ville» («Them!») de Gor-

don Douglas et «Tarantula» de Jack Arnold, classiques de la série B arachnéenne des années 50, «Arac Attack» ressuscite donc les bestioles voraces devenues gigantesques depuis qu'un fût de déchets radioactifs a échoué dans leur mare. Confrontés à cette invasion soudaine, les habitants d'une petite ville minière tentent de s'organiser avec, à leur tête, Chris McCormack, timide propriétaire d'un gisement, et l'élue de son cœur, la shérif Sam Parker.

Certes, «Arac Attack» flirte davantage avec le registre *pop-corn movie* qu'art et essai. Mais pourquoi boudier notre plaisir devant cet objet frais et enlevé, jouant avec ironie des archétypes du genre et des clins d'œil cinéphiles. Les araignées en image de synthèse sont tout à fait convaincantes. Les personnages existent un minimum. Et Ellory Elkayem, conscient des limites de son projet, fait preuve d'une efficacité, d'une honnêteté et d'une modestie plus que louables. Si l'on regrette toutefois que le résultat, un peu trop sage et édulcoré, n'atteigne jamais le degré de méchanceté jouissive d'un «Gremlins» ou d'un «Mars Attacks!», on peut

être sensible au charme éphémère et relatif de ce film estival agréablement désuet. ■

Titre original «Eight Legged Freaks». **Réalisation** Ellory Elkayem. **Scénario** Jesse Alexander, Ellory Elkayem. **Image** John S. Bartley. **Musique** John Ottman. **Son** Peter Geoco. **Montage** David Siegel. **Décor** Charles Breen. **Interprétation** David Arquette, Kari Wuhrer, Scott Terra, Scarlett Johansson... **Production** Electric Entertainment, Centropolis Entertainment, NPV Entertainment, Village Roadshow Prod.; Dean Devlin, Roland Emmerich. **Distribution** Warner Bros. (2002, USA). **Site** www.eightlegged-freaks.com. **Durée** 1 h 38. **En salles** 31 juillet.

Films



20 billets offerts pour le film

«Arac Attack»

En salles dès le 31 juillet

Offre exclusivement réservée aux abonnés

Commandez vos billets par le site

www.revue-films.ch

ou par courrier: Films, CP 271, 1000 Lausanne 9
2 billets au maximum par personne seront attribués par tirage au sort. Les membres du Cercle de Films **uniquement** peuvent commander 2 billets par mois et par film au 021 642 03 36 ou 30

Ratage unilatéral

«Dommage collatéral» d'Andrew Davis

Après une sortie repoussée suite aux attentats du 11 septembre, le désastreux «Dommage collatéral» enterre définitivement la carrière d'Arnold Schwarzenegger.

Par Rafael Wolf

Il en faut parfois beaucoup moins pour qu'une star disparaisse des écrans du jour au lendemain. Après les déceptions commerciales de «L'effaceur» («Eraser») et «Batman & Robin», ainsi que les bides consécutifs de «La fin des temps» («End of Days»), «A l'aube du sixième jour» («The 6th Day») et «Dommage collatéral», Arnold Schwarzenegger doit ruminer ses succès passés. A ces déboires en ra-

fales, l'ex-vedette bodybûlée n'a d'ailleurs trouvé qu'un palliatif improbable: tourner prochainement les suites de «Terminator» et «True Lies – Le caméléon» («True Lies»). Mais l'évidence est là. Dernier dinosaure de l'ère des héros bourrés de testostérone, Arnold Schwarzenegger a rejoint, à 55 ans, les Jean-Claude Van Damme, Chuck Norris, Steven Seagal et autres Sylvester Stallone.

Produit périmé d'une autre époque, «Dommage collatéral» s'attache à une sombre histoire de terrorisme anti-américain (!) et suit la tragédie de Gordy Brewer, pompier de Los Angeles (!!) qui perd femme et enfant dans un attentat visant le consulat colombien. Anéanti par ce double deuil et enragé par l'inertie des services secrets, le veuf décide de partir seul en Colombie afin de retrouver l'infâme coupable, un dénommé El Lobo.

Si, au détour de quelques scènes, Andrew Davis («Le fugitif / The Fugitive») semble vouloir orienter son film vers un certain réalisme – allant même jusqu'à rapprocher le héros et son ennemi par un drame similaire (la perte d'un enfant) –, le réalisateur réintègre systématiquement les rouages imperturbables du film d'action réactionnaire et nationaliste. Souffrant d'un rythme et d'une mise en scène approximatifs, «Dommage collatéral» opère, dans sa dernière partie, un renversement de situation immonde qui anéantit dès lors toute crédibilité. Un vestige du pire cinéma des années 80. ■

Titre original «Collateral Damage». **Réalisation** Andrew Davis. **Scénario** David et Peter Griffiths. **Image** Adam Greenberg. **Musique** Graeme Revell. **Son** Bruce Stambler. **Montage** Dennis Virkler, Dov Hoenig. **Décor** Philip Rosenberg. **Interprétation** Arnold Schwarzenegger, Elias Koteas, Francesca Neri, John Leguizamo, John Turturro... **Production** Bel Air Entertainment, Hacienda Prod, Warner Bros.; Steven Reuther, David Foster. **Distribution** Frenetic Films (2002, USA). **Site** www.collateraldamage.warnerbros.com. **Durée** 1 h 51. **En salles** 24 juillet.



▲ Selena (Francesca Neri) et Gordy Brewer (Arnold Schwarzenegger)



▼ Le gentil hippie Sammy (Matthew Lillard)

Le chien aboie, le cinéphile passe

«Scooby-Doo» de Raja Gosnell

Adapté d'un dessin animé créé par Hanna-Barbera, «Scooby-Doo» se voulait insolite, anachronique et foncièrement pop. Résultat navrant.

Par Rafael Wolf

Wouf! lâche-t-on spontanément au terme de ce calvaire canin enduré pendant près d'une heure et demie. Une véritable hérésie des sens. Un supplice esthétique qui ferait passer John Waters pour Visconti. Une soupe visuelle pas mise en scène par un aveugle, mais par son chien. Bref, un navet gonflé à bloc par un budget arrogant, à des années-lumière de ces séries Z dont le charme maladroit avait au moins le mérite de faire rire.

Visiblement ravi d'avoir monté les deux premiers «Maman, j'ai raté l'avion» («Home Alone») et réalisé le troisième, Raja Gosnell appartient sans nul doute à cette race récente qui affectionne de confondre film et parc d'attractions. C'est d'ailleurs dans l'un d'eux que se déroule le piètre argument de «Scooby-Doo». Appelés en renfort à Spooky Island, le fameux chien crétin et ses acolytes Sammy, Vera, Fred et Daphné sont en effet chargés par le directeur du temple local du divertissement d'élucider une série d'incidents paranormaux. Et si l'île était vraiment hantée?

Et dire que Tim Burton fut un temps pressenti pour mettre en image les aventures rocambolesques de Scooby-Doo! L'humour décalé, l'inventivité plastique et la douce folie de l'auteur d'«Ed Wood» aurait certainement mieux convenu à la logique pop et nonchalante du projet. Eloge plombé de l'esprit de camaraderie, «Scooby-Doo» s'évertue en l'état à accumuler avec un esprit calculateur évident des gags navrants, d'une bêtise et d'un conformisme aux antipodes du ton joyeusement bordélique fantasmé par Gosnell. A l'instar de son chien surexcité et agité dans

tous les sens qu'offre l'animation en image de synthèse, «Scooby-Doo» ne donne qu'une seule envie: empoisonner les boîtes de Pal! ■

Réalisation Raja Gosnell. **Scénario** James Gunn. **Image** David Egby. **Musique** David Newman. **Son** Paul Brincat. **Montage** Kent Beyda. **Décor** Bill Boes. **Interprétation** Freddie Prinze Jr., Sarah Michelle Gellar, Matthew Lillard... **Production** Mosaic Media Group; Charles Roven. **Distribution** Warner Bros. (2002, USA). **Site** www.scoobydoo-lefilm.com. **Durée** 1 h 27. **En salles** 17 juillet.

Films



20 billets offerts pour le film
«Scooby-Doo»

En salles dès le 17 juillet

Offre exclusivement réservée aux abonnés
Commandez vos billets par le site

www.revue-films.ch

ou par courrier: Films, CP 271, 1000 Lausanne 9
2 billets au maximum par personne seront attribués par tirage au sort. Les membres du Cercle de Films **uniquement** peuvent commander 2 billets par mois et par film au 021 642 03 36 ou 30



Marlboro Country

Rauchen gefährdet die Gesundheit. Nuit gravement à la santé. Fumare mette in pericolo la salute.

ONE FM 107

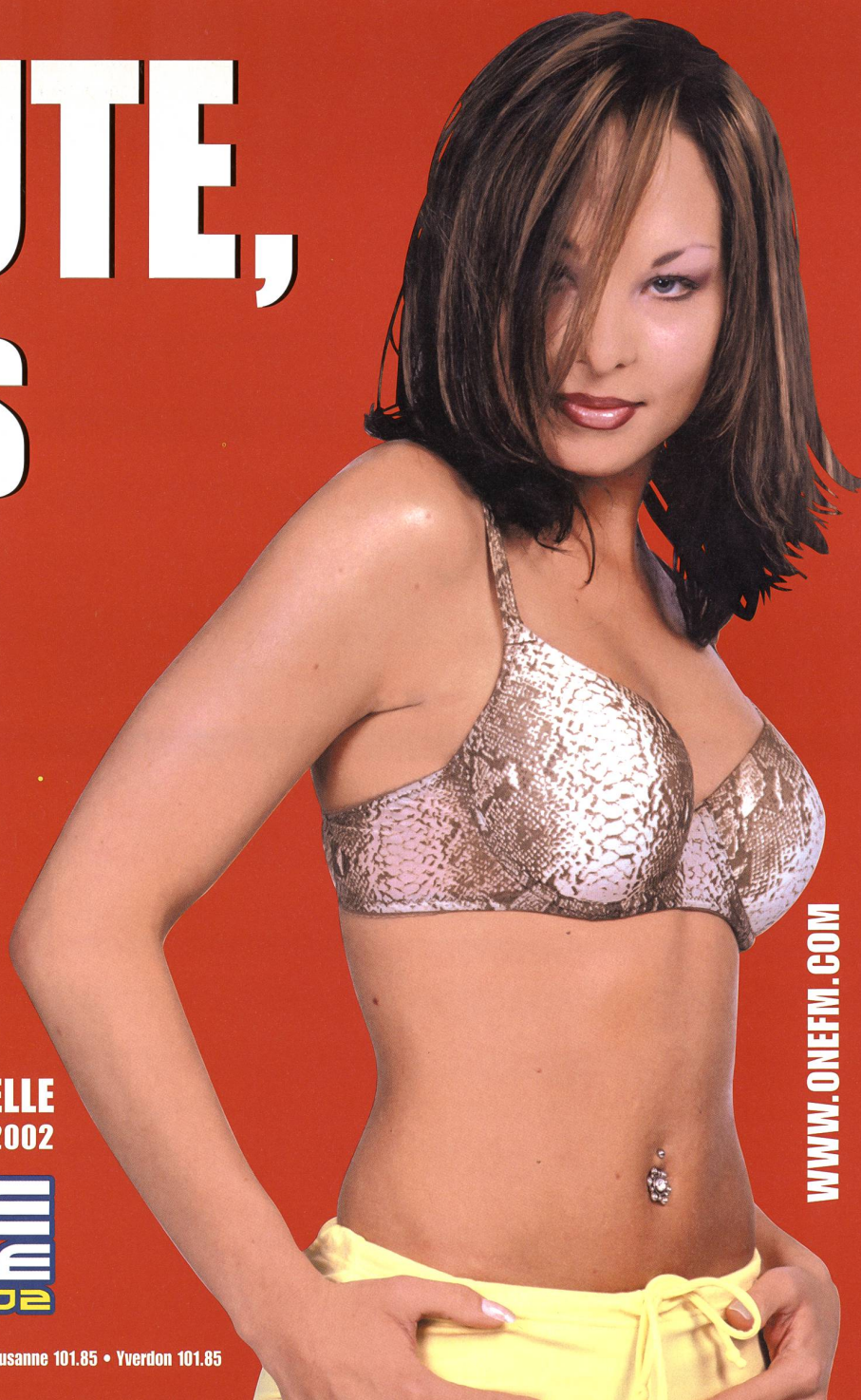
LA RADIO HIT

ECOUTE, TU VAS VOIR!

RADIO OFFICIELLE
Genève, 3 août 2002



Sur le câble : Genève 99.9 • Nyon 107.3 • Rolle-Morges 89.45 • Lausanne 101.85 • Yverdon 101.85



WWW.ONEFM.COM

Epaisses brumes polonaises

«La plage noire» de Michel Piccoli

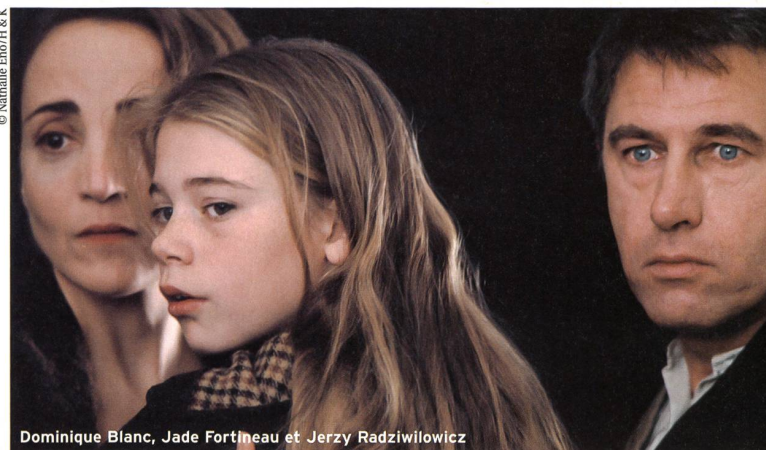
Adaptation fort contestable du roman de François Maspéro, «La plage noire» développe, à défaut d'une seule bonne idée cinématographique, un ennui particulièrement pesant.

Par Sandrine Fillipetti

Dans ce deuxième long métrage, l'acteur français Michel Piccoli donne la nette impression de tourner autour de son idée – un pays qui abandonne la dictature, un militant inquiet dont la femme part pour Paris, une escapade dans la maison de son enfance avec sa fille, l'attente d'un visa pour la France – sans parvenir à la faire réellement évoluer. Du roman de François Maspéro, il ne reste à dire vrai plus grand-chose.

Privée de toute maîtrise narrative, l'intrigue, désormais confuse, se trouve totalement déséquilibrée et s'effiloche passé les premières images. Dépourvue d'ingéniosité et de talent, son absence d'audace véritable la cantonne à une succession de scènes figées, péniblement répétitives, et gâche le peu d'intérêt que seuls quelques irréductibles inconditionnels de l'acteur-cinéaste auraient pu lui porter. Si le récit est truffé d'intentions honorables – réflexion sur une société au bord du gouffre, sur l'exil et l'émigration, sur la difficulté d'être, sur la solitude –, les personnages sont marqués par une totale absence de relief.

Ici, tout est théâtralisé: la douleur, l'amour, la mort, les relations entre les êtres. Dans ce bric-à-brac faussement analytique, on ne



Dominique Blanc, Jade Fortineau et Jerzy Radziwilowicz

peut à aucun moment, même avec une certaine indulgence, sauver le moindre meuble. Le souci de la confusion comme marque prétendument incontournable du cinéma d'auteur semble avoir prévalu sur la volonté d'un quelconque propos. «La plage noire» appartient au genre du film-puzzle inachevé, amoureux de digressions inutiles et parfaitement vain. Rien de surprenant donc, rien de scandaleux non plus. Du simplement ennuyeux. ■

Réalisation Michel Piccoli. **Scénario** Michel Piccoli, Ludivine Clerc, d'après François Maspéro. **Image** Sabine Lancelin. **Musique** Django Reinhardt. **Son** Brigitte Taillandier, Jean-Claude Laureux. **Montage** Catherine Quesemond. **Décors** Dorota Ignaczak, Isabel Branco. **Interprétation** Jerzy Radziwilowicz, Jade Fortineau, Dominique Blanc, Teresa Budzisz-Krzyzanowska, Ignacy Gogolewski... **Production** Gemini Films; Paulo Branco. **Distribution** CAB / JMH (2001, France / Portugal / Suisse / Pologne). **Durée** 1 h 53. **En salles** 14 août.

du **24/07** au **24/08**
www.cinerive.com

Drive & Sit-in Cinema

Open-air Rennaz 2002

500m. Sortie autoroute Villeneuve

1 INVITATION

par séance offerte aux
lecteurs de FILMS

Les places seront attribuées
au fur et à mesure des appels.

021 642 03 36 / 30

Organisateur:
cinerive

On prend les mêmes...

«Men in Black II»
de Barry Sonnenfeld

Annoncé à grand renfort de publicité comme l'un des succès de l'été, le soufflé tombe à plat. On est loin des nuances de «Spider-Man», pour rester dans un genre assez proche.

Par Bertrand Bacqué

«Men in Black» (1997), aussi signé par Barry Sonnenfeld, laissait un souvenir assez sympathique. Ses «hommes en noir», espèce d'agents secrets tendance Blues Brothers, étaient censés préserver la planète des mauvaises graines venues d'ailleurs, laissant le bon grain prospérer sur terre. L'entreprise donnait lieu à une série de gags plus ou moins

potaches et à une avalanche d'effets spéciaux, la morale de l'histoire étant que tout *alien* n'est pas menaçant... mais que toutes les menaces sont étrangères!

Or donc, ce second volet commence plutôt bien. Clin d'œil à «La quatrième dimension» («Twilight Zone: The Movie» de Dante, Landis, Miller et Spielberg, 1983) autant qu'aux réalisations fauchées d'Ed Wood, M. «Mission impossible» lui-même (Peter Graves) vient raconter l'affaire dont la résolution in extremis a permis, vingt ans plus tôt, le salut de la planète. Un peu de second degré est bienvenu et augure d'une séance sous le signe de l'autodérision. Las! Une fois les protagonistes remis en selle (la seule trouvaille du scénario consiste en l'initiation par son disciple d'autrefois de l'agent K, parti à la retraite), l'intrigue est quasiment la même que dans l'opus précédent. Rassurez-vous, la terre sera sauvée *in fine* de la terrible menace qui la guette!

Pour tout dire, on attendait mieux du réalisateur des «Valeurs de la famille Addams». Mais autant de paresse confond. A défaut d'idées, le cinéaste multiplie les effets spéciaux, les gros plans et les personnages secondaires inexistantes (comme Frank le chien, à peine crédible malgré la débauche de *morphing*). Quant à la solitude de l'agent J, on n'en a que faire. Nous sommes loin des nuances psychologiques de Sam Raimi ou de l'expressionnisme baroque d'un Tim Burton, comparé à Barry Sonnenfeld à ses débuts. Juste une affaire de marketing. ■

Réalisation Barry Sonnenfeld. **Scénario** Robert Gordon, Barry Fanaro. **Image** Greg Gardiner. **Musique** Danny Elfman. **Son** Skip Lievsay, Peter Kurland. **Montage** Steven Weisberg, Richard Pearson. **Décor** Bo Welch. **Interprétation** Tommy Lee Jones, Will Smith, Lara Flynn Boyle... **Production** Amblin Entertainment, Columbia Pictures Corp.; Laurie MacDonald, Walter F. Parkes. **Distribution** Buena Vista (2002, USA). **Site** www.sonypictures.com/movies/men-in-black. **Durée** 1 h 30. **En salles** 10 juillet.



▲ La méchante extraterrestre Serleena (Lara Flynn Boyle)



▼ Cameron Diaz, Selma Blair et Christina Applegate

Du cul, du cul, du cul

«Allumeuses!» de Roger Kumble

Sexuellement décomplexé, «Allumeuses!» s'affirme comme un pendant cinématographique de la série télévisée «Sex and the City». Une comédie enjouée et décalée.

Par Rafael Wolf

Des taches de sperme compromettantes restées sur une robe d'un soir. Des seins siliconés palpés avec admiration par des mains féminines dans les toilettes d'une discothèque. Un sexe «piercé» qui s'accroche à une langue en pleine fellation. Vous pensez au cinéma des frères Farrelly («Mary à tout prix / There's Something About Mary», «Fous d'Irène / Me, Myself & Irene»)? Eh bien vous avez raison! Cultivant le mauvais goût

et l'humour outrancier, «Allumeuses!» se révèle être une surprise plutôt agréable. Une comédie enlevée et souvent hilarante, dont le sens du décalage, pour une fois, est réellement surprenant.

Décidée à ne plus se lancer dans des histoires de cœur, Christina Walters a depuis longtemps renoncé à sa quête du prince charmant. Avec ses deux meilleures amies, Courtney et Jane, elle applique à la lettre un dogme révolutionnaire: ne jamais s'engager sentimentalement dans une relation. Seuls importent les flirts et autres aventures d'une nuit. Mais le jour où Christina rencontre Peter et le perd de vue aussitôt, ses principes s'en vont en eau de boudin.

Né de l'imaginaire débridé d'une scénariste du dessin animé «South Park», «Allumeuses!» ne brille certes pas par sa mise en scène bancale, ni par son message prônant en fin de compte des valeurs maritales hautement conservatrices. Mais devant la suren-

chère des situations vécues par les trois héroïnes (les déchaînées Cameron Diaz, Christina Applegate et Selma Blair), reprenant à leur compte un discours sexuel d'habitude attribué à la gent masculine, le spectateur peut prendre un doux plaisir à contempler l'art de la séduction déployé par ces trois croqueuses d'hommes patentées. Et puis, oser dans un tel film une séquence de comédie musicale, où un restaurant entier entonne spontanément un air célébrant l'enchaînement délicat des appareils génitaux féminins et masculins, mérite la sympathie. ■

Titre original «The Sweetest Thing». **Réalisation** Roger Kumble. **Scénario** Nancy M. Pimental. **Image** Anthony B. Richmond. **Musique** Edward Shearmur. **Son** Jim Stuebe. **Montage** Wendy Greene Bricmont, David Rennie. **Décor** Jon Gary Steele. **Interprétation** Cameron Diaz, Selma Blair, Christina Applegate, Jason Bateman... **Production** Konrad Pictures, Columbia Pictures Corporation; Cathy Konrad, Dixie J. Capp. **Distribution** Buena Vista (2002, USA). **Site** www.sonypictures.com/movies/thesweetestthing. **Durée** 1 h 24. **En salles** 24 juillet.